

MICHEL N. CHRISTOPHE

J'aurais été un Dieu

Roman

Copyright © Michel N. Christophe, 2017

All rights reserved.

TOUS DROITS RÉSERVÉS. Le contenu de ce livre est protégé par des lois et des traités internationaux. Toute reproduction ou utilisation non autorisée de ce contenu est interdite. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, photocopie, enregistrement, dispositif de stockage ou d'extraction, sans la permission écrite de l'auteur ou de l'éditeur.

ISBN-979-10-227-7343-0

ProficiencyPlus

À tatie marraine

J'étais un géant nourri à la main par des géants plus considérables encore que je ne connaissais pas et ne pouvais voir. Tout le monde le savait, sauf moi. Ça faisait dix minutes que j'étais assis là à attendre que le cours tant vanté commençât. Ma vie serait-elle une succession d'attentes lentes et fastidieuses ? Il y avait déjà une semaine, une bobo parisienne, une bourgeoise à la mode, sobre, parée d'accessoires design, de bijoux tendance aux couleurs chaudes, emmitouflée dans un élégant foulard Hermès chutant sur une robe vintage, m'avait gauchement tiré d'un cours pour m'annoncer, haletante, que je faisais fausse route avec cette histoire de philo, et ferais mieux de rejoindre son département d'anglais. Elle était charmante, cette brune huppée et audacieuse. Et de surcroît, elle croyait en moi. Qu'avait-elle donc perçu que je n'eusse su capter en moi-même, pour me manifester un si grand intérêt ? Il faut avoir du toupet pour interrompre ainsi le cours d'un collègue, en faire sortir un étudiant pour lui déblatérer juste devant la porte d'entrée un

soliloque sur l'inutilité du cursus dans lequel il s'engouffre. La réaction rageuse du prof de philo, à portée de voix, précipita la fuite de la madone et le retour à l'ordre moral. Je n'avais pourtant passé qu'une heure à peine dans son cours d'anglais optionnel. Oui, je l'avoue, je m'étais amusé comme un fou, et avais vraiment apprécié cette femme austère, distante, mais ô combien érudite ! La crainte qu'elle avait inspirée à mes camarades m'avait également amusé.

Maintenant, elle me renvoyait l'ascenseur. En face d'un vote de confiance manifeste, et aussi irrévérent, il ne me restait qu'une chose à faire, acquiescer et passer voir ce que le département d'anglais proposait. Ce qu'elle ne devinait pas dans sa présomption, c'est que, depuis quatre ans déjà, j'étudiais le droit et la philosophie, en double inscription. Que me réservait donc cette bourgeoise cultivée ?

Enfant, je ne quittais jamais Basse-Terre. Sauf peut-être à quelques reprises pour me rendre à Pointe-à-Pitre avec ma tante et sa famille. Vers l'âge de cinq ans, je m'étais subitement retrouvé orphelin. J'avais atterri chez mon unique tante. Quand je n'étais pas à l'école, de ma chambre chez tatie Olga, j'observais par les persiennes, derrière la maison en plein centre-ville, le jeu des enfants du quartier. La ville se vidait vers cinq heures, à la clôture des magasins et à l'approche de la fraîcheur du soir. Après le goûter, les garnements transformaient la rue en terrain de football bruyant. Et moi, assis près d'un grand fauteuil au salon, je faisais la lecture à grand-mère qui n'avait plus beaucoup d'yeux pour lire. Elle égrenait interminablement son chapelet tourmenté tandis que je m'appliquais à donner le bon ton, pour éviter la taloche qui résonnait très fort dans mon crâne. Elle ne m'épargnait jamais, si au lieu de faire chanter le texte, j'ânonnais. Parfois, elle s'endormait. Gare à moi si j'en profitais pour m'éclipser. Au moins cinq fois, il lui arriva d'ouvrir les yeux et de ne pas me trouver assis là, tout près d'elle, à l'admirer dans son sommeil.

Inutile de raconter ce qui m'est arrivé. Vous suffira-t-il de savoir que la seule vue de son cuir courrouçait déjà mon arrière-train ? Donc, si elle s'endormait, avisé, je gardais le derrière vissé au siège comme l'imbécile qu'elle voulait que je sois. Celui-là même que je ne voulais pas devenir.

J'avais des raisons de croire que l'insistance de grand-mère à me faire lire une variété d'histoires chaque soir tenait plus à son besoin de me maintenir sous tutelle qu'à un désir réel de parfaire mon instruction, ou de se divertir. Après tout, au salon nous avions une télévision qu'elle n'allumait jamais, sauf quand tatie Olga, de repos, restait à la maison. Alors là, sans égards pour grand-mère, je m'abandonnais à regarder dessins animés et westerns à gogo, me sachant protégé de l'arbitraire. À l'hôpital souvent tard dans la soirée, tatie rentrait, malheureusement trop tard pour me sauver de la tyrannie de la bougresse. Mes amis de quartier, une fois dans la rue, insoucians, ce que je leur enviais, parlaient le créole, notre langue de prédilection. Nos jeux se prêtaient davantage à l'usage de cette langue de la proximité qu'à celui du français, symbole de la distance et de notre sujétion. Grand-mère cherchait à me sophistiquer. Vain effort. Je voulais plus que tout au monde demeurer un Négrillon, de l'espèce qui priait le Bon Dieu pour qu'on ne l'envoie plus à l'école. C'était tellement plus amusant. « Ne parle pas créole. Tire ton nez pour l'affiner. Viens écouter le monsieur à la radio comment il parle bien le français. Fais ceci, ne fais pas cela. » Y'en avait

marre de ces macaqueries de civilisation contraignante.

Chaque jour, j'emmagasinais un peu plus de ces mots qui faisaient de moi un problème, et un objet de dérision, sans valeur. Quand l'on me remarquait, on ne voyait qu'une tache qu'il fallait délayer. Mes cheveux crépus devaient se faire oublier, être taillés, et ordonnés, sur ordre de grand-mère. Il fallait sourire à des gens que je n'aimais pas, et puis parfois les embrasser, malgré leur haleine fétide ; égaler les mulâtres et respecter les Blancs, aussi couillons fussent-ils. Devenir celui qu'on voulait que je sois, était si fatigant. Puis toujours m'excuser d'être né comme le soir, la couleur du péché. Le prêtre l'avait même dit un jour. Il devait être saoul. Ce salaud, je l'avais bien entendu. Mais moi, je n'étais pas encore bien noir. Cela viendrait un jour. Pour le moment, plutôt que café sans crème, j'étais marron comme le chocolat. Si j'aimais ma couleur en dépit de tout ça, c'était grâce à l'affection et aux attentions de tatie Olga. Dans ses grands yeux étincelants, bien ouverts, j'étais beau à tous les égards. Je ne comprenais rien aux histoires de couleurs que les autres adultes tartinaient du matin au soir. Ils semblaient obsédés. Moi, je n'étais qu'un petit garçon qui n'avait pas froid aux yeux. Rien ne me semblait impossible.

Tonton Dédé, ce grand fêlé, apparaissait chaque soir, juste avant l'heure du coucher ; avant que sa femme ne rentre du boulot. Il n'avait jamais faim, celui-là ; toujours déjà mangé, probablement

chez une femme au-dehors. Et grand-mère n'insistait pas. Elle ne disait jamais rien et tenait à ce que sa belle-fille ne fasse aucune histoire non plus avec son fils chéri. Pour sa défense, le soir venu, il avait la présence d'esprit de rentrer au foyer conjugal. D'autres hommes eux, oubliaient, de le faire, occupés qu'ils étaient à leur deuxième foyer.

Tonton Dédé détestait les Nègres. Cela faisait ricaner grand-mère. Il les pensait couillons, et surtout malhonnêtes. Je n'aimais pas tonton Dédé. C'était lui le couillon malhonnête ; de ceux qui perdaient toute contenance, tout amour-propre et grignait sans arrêt devant les Blancs-pays guère moins fourbes. Ils le grugeaient parfois, émiettant son salaire pour un retard par-ci et un oubli par-là. Cherchant à les distraire, tonton Dédé leur racontait des salades et tout plein de salamalecs pour regagner une place dans leur estime. Sans qu'il ne s'en rende compte, on se riait de lui et de sa bouffonnerie. Moi aussi, je riais. C'était une vraie tête de bourrique, ce tonton rigolard. Il devenait ridicule à force d'être chambré. Lui, la star du dîner de cons à la mode des Antilles. Amuser la galerie c'était son truc à lui. Son émerveillement démesuré devant les bagatelles du Nord en faisait à mes yeux un incorrigible abruti. C'était fini pour lui. Redressant le dos comme un cocotier devant un vent fort, il se pavanait sur l'île avec ses invités de l'autre bord, collègues du bon vieux temps. Il sortait une voix de stentor que je ne lui connaissais pas. Monsieur péchait par désir de

reconnaissance. Il parlait de Paris en forçant les R d'un air supérieur. Il n'y avait passé qu'un mois en tout. Quand je serai grand, je ne serai pas comme tonton Dédé. Il était trop couillon.

Je détestais aussi surtout la façon brusque dont il traitait tatie Olga. Il lui parlait sans façon, comme on parle à un va-nu-pieds. Elle, une femme bien plus intelligente que lui, qui le ménageait et faisait mille efforts pour le laisser croire qu'il lui était supérieur en tous points. Personne n'était dupe. Sans trahir des sentiments revêches, elle prenait sa patience à bras-le-corps. Elle mettait beaucoup d'eau dans son vin avant de répondre, s'assurant à chaque fois d'utiliser des mots qu'il comprendrait. Cet homme obtus, en qui elle voyait on ne sait quoi, passait son temps à parler fort de choses qu'il ne maîtrisait pas. Pour avoir la paix, tatie le confortait dans la bonne opinion qu'il avait de lui-même et sa grande vacuité. Lui, il avait tout fait, tout vu, serré la main de tous les préfets successifs, et sondé les recoins de l'âme française. Un dimanche, après la messe, il nous déclarait solennellement que nous autres, vermissieux antillais, engeances d'une grande nation, avions de la chance d'être nés Français.

Tatie Olga avait interrompu ses études de médecine à l'annonce de sa double grossesse. Il lui fallait parer au plus urgent : officialiser une alliance précipitée, autrement inacceptable. C'est contre les mises en garde de sa propre famille qu'elle épousa Monsieur Désiré Colma, dit Dédé. Un faux mulâtre sans grades des mornes de Dolé,

qui se prenait pour le gardien de l'honneur de la République française. La peau jaune comme le ventre d'un giraumon, le nez fin, la langue bien pendue, il avait rencontré ma jeune tante à l'anniversaire de sa meilleure amie au bourg de Trois-Rivières.

Tatie Olga s'apprêtait alors à partir pour la France terminer des études. Elle disait vouloir devenir pédiatre. En un quart de tour, lui qui travaillait comme contremaître dans une distillerie, Dédé s'inventa sur-le-champ une carrière prestigieuse dans la fonction publique. Il ne voulait pas être en reste. Olga de la Ratissière, pas dupe pour un sou, gobait tout parce qu'elle le voulait bien. N'ayant rien à perdre, elle écoutait ses boniments. De toutes les façons, elle allait quitter l'île sous peu. Le ventre plat, le torse bombé, doté d'un physique de jeune premier et d'une humeur égale, tonton Dédé plaisait aux femmes. Il savait reconnaître une aubaine quand il en voyait une, et comptait bien garder le contact avec cette belle Nègresse maniérée, aussi prometteuse qu'ambitieuse, qui, toute la soirée durant, retint son attention. Une amitié intéressée naquit ce soir-là au vu et au su de tous. C'était l'époque où les jeunes filles de bonne famille ne se rendaient jamais sans escorte à une réception, quelle qu'elle fût. Ce soir-là, sa mère l'accompagnait et veillait. Sans autre information que ce qu'elle avait glané, elle considérait d'un bon œil la conversation amicale que le jeune homme à la peau chapée entretenait avec sa fille aînée, la pupille de ses yeux

attentifs. Elle ferait une petite enquête plus approfondie de toutes les manières et, si la relation prenait, elle saurait aviser en temps utile monsieur son mari. Olga et Désiré se fréquentèrent avec assiduité pendant les grandes vacances.

Tonton Dédé, comme je l'ai déjà dit, n'aimait pas les Nègres, ce qui ne l'empêcha pas d'épouser une Nègresse avec laquelle il fit trois enfants ; tous majeurs maintenant. Ils firent de lui le grand-père de plusieurs Négrillons de mon âge, et plus petits encore. Ce n'était pas pareil, insistait-il. Son épouse avait fait des études en métropole. Elle provenait d'une famille de Noirs évolués, pas de Nègres ordinaires. Dédé ne mentionnait jamais tout le mal qu'il avait eu à intégrer cette famille d'évolués, avant d'y renoncer et de les bouder à tout jamais. On lui reprochait d'avoir menti sur sa situation et sur sa famille. On pouvait tout pardonner, sauf ça. L'accepter aurait été facile s'il avait été honnête dès le départ. L'intégrité n'était pas son fort. Il n'avait pas la trempe d'un évolué, lui. Avait-il donc honte de ce qu'il était ? Lui, le fils de deux mulâtres pauvres qui, il n'y avait pas si longtemps occupaient une case vétuste, délabrée, dissimulée par une épaisse paroi végétale. Ses parents, dans leur jeune âge, avaient endommagé le français, chacun à sa manière, par les multiples coups de roche qu'ils lui avaient lancés. En société, les fautes de grammaire, qu'on qualifiait de coups de roche, les couvraient de ridicule. Pour eux, peut-être, une façon comme une autre de railler des géniteurs égoïstes. Chacun s'était révélé le

produit d'une rencontre fortuite entre un zoreille concupiscent de passage sur notre territoire, et une servante apeurée, trop facilement flattée par le dévolu que le métropolitain, le Français de France, jetait sur sa personne. Au temps des grossesses, les criquets chantaient, les géniteurs ni vus ni connus se refondaient dans la masse amorphe du lointain pays bien-pensant. Ils se souvenaient à l'occasion vaguement des doudous et du gros sirop batterie des tropiques, insoucieux de la semence abandonnée au soleil. Qu'elles étaient formidables les vacances dans les miettes de l'empire !

Tonton Dédé se disait Créole. Personne d'autre que lui ne le qualifiait jamais de Créole. Il aurait fallu qu'il bénéficiât d'un petit statut pour ça. N'est pas Créole qui veut. Quand l'alcool frappait fort, assommant sa raison, il n'était plus Nègre pour un sou. Son père était un Blanc de France, comme le savon de Marseille, lui aussi de France. Moi, petit Négrillon d'une Amérique que l'on disait française, je grandissais peinairement plus ou moins protégé de sa bêtise sous l'œil bienveillant de ma tatie adorée. Bientôt, je serai trop grand pour les taloches et autres rebuffades de la grand-mère mulâtresse. Elle n'oserait plus lever une main aigrie sur moi. Et je l'enverrais lire ses livres elle-même dans son français savane approximatif, à l'aide d'une loupe, s'il le fallut.

Ce que je prenais à l'époque pour un châtiment inhumain devint le plus beau cadeau jamais reçu de man Yenne. Il me fallut arriver en

fac pour m'en rendre compte. Grâce à elle, j'ai lu la Bible en entier, et connais intimement nombre d'auteurs édifiants dont mes camarades de classe n'avaient jamais entendu parler. Les lectures de man Yenne ont rendu mes échanges avec les professeurs particulièrement enrichissants ; et m'ont rehaussé dans leur estime. Au lycée, les profs de maths et de physiques, eux, vivaient dans un monde parallèle où les mots comptaient moins que les chiffres, et la logique du cœur n'avait aucune emprise. Je les plaignais, les pauvres. Je les pensais limités, et eux ils me croyaient bête.

Un à un, les retardataires remplissaient le fond d'ombre de la classe, le repli des cancre et autres âmes gangrenées. Le prof de philo, un rouquin élancé à l'allure de général, arrêté devant son bureau au milieu de la salle, se laissait guider par le bout de son nez crochu, penchant vers une maroquinerie de laquelle ses doigts secs, argentés de bagues épaisses, extirpaient une liasse de photocopies. À peine levai-je la tête que l'apparition d'une sylphide reluisante d'un éclat inextinguible me tapait à l'œil, en plein cœur, m'aveuglait et me privait de mon libre arbitre. Son passage fugace de la porte d'entrée à l'ombre du fond de la classe qu'elle cherchait avidement, trop rapide, même pour des pupilles exercées, ne dura que le temps d'un clin d'œil. Ahuri, mon cerveau se figeait. Il revivait en boucle cette entrée fulgurante. Vraiment, rien de ce qu'il se passait à l'avant de la salle ne m'intéressait plus. Mon regard tiraillé se rabattait vers l'arrière, espérant un peu plus de cet éblouissement inopiné. Je le savais déjà, la femme de ma vie se tapissait là, dans la tanière des cancre.

Sur le qui-vive, semaine après semaine, la bouche en pâte, le cœur chamaillé, écervelé, je guettais. Je n'arrivais jamais à convaincre mes pieds de suivre ma tête sans rechigner à l'assaut de l'objet de toutes mes distractions. Elle était là, comme une friandise convoitée, chaque mercredi, tentatrice, insaisissable, resplendissante, hautaine, dans l'ombre du fond de la classe. Elle faisait un pied de nez à mes sentiments durcissants, assise studieusement sur un popotin angélique. De cette souffrance soudaine, accablante, de cet élan irréprouvable qui me troublait la vue, interrompait ma vie et me changeait l'idée que je me faisais de mon propre courage, Je désirais l'entretenir. Quel était donc son nom ? Si vous la connaissez, livrez-le-moi donc.

Ces jambes à n'en plus finir, ce port qui aiguillait ma curiosité, ils semblaient insoutenables et droits. Ils m'empêchaient de cogiter. Le contour ovale de cette figure si bien organisée produisait en moi l'émoi. Comment le dissiper ? Détourner mon regard ? Le troquer au besoin plus urgent de concentrer mes efforts sur l'étude ? Un bonbon pour les yeux au goût de maléfice. Effroyable dilemme. Fin pris dans des mailles diaboliques, sa superbe m'abrutissait. Tant que ces questions qui accaparaient ma conscience resteraient sans réponses, je languirai incapable de concevoir la terminaison heureuse de mes études. Ma lâcheté y veillerait. Elle m'interdisait déjà toute expression. La vie devait continuer. Le temps finirait par éponger l'affection. Lâche, brave, ou infirme, je

traînais secrètement, comme une lésion honteuse, le boulet de mon entichement.

Personne ne devait le savoir, connaître ma condition. Je rapetissais à vue d'œil. Ma réputation et ma cote en dépendaient. J'étais un homme de raison, ce que mon comportement démentait. Je priais qu'on retire loin de moi cette passion qui me rendait autre et faisait de moi l'ombre de moi-même. Pour l'heure, je resterai tapi dans l'ombre à soigner mes plaies. D'ailleurs, cette histoire ne concernait qu'elle, la femme-Nutella jonchée sur le trône que je lui avais fabriqué, et moi, son fidèle serviteur. Nulle chienne de la nuit ne viendrait à bout de mon engouement viscéral. Aucune ne me ferait l'oublier, ou renoncer à elle. Je lui apposerai au visage le masque de ma muse.

Devant moi qui ne croyais en rien, surtout pas en l'amour, converti dans l'urgence, elle s'érigait déjà comme ma religion, mon idée fixe, mon unique salut. Je ne savais même pas son nom. À cet âge, on ne sait rien. Ou si peu. On ne connaît pas encore intimement l'amour. On croit pourtant tout savoir. On a tout plein de connaissances inabouties, ratatinées, de deuxième et de troisième main, et c'est peut-être mieux ainsi, car les connaissances hirsutes de première main font mal. Elles proviennent de la souffrance et d'une longue digestion. Tout ça pour dire que je ne savais pas si ce que je ressentais était de l'amour au sens strict. Du haut de mes vingt-deux ans, ça en avait tout l'air. Mon orgueil m'avait fait dégringoler du piédestal de mes certitudes. Vaincu par la passion,

je me retrouvai sur le cul de ma pudeur. En attendant le retour du courage, je m'évertuais autant que possible à étudier.

L'estime de ma bobo brune comme la nuit comptait aussi pour moi. Il me rattachait à l'idée que je me faisais de moi. Avec elle, je n'étais plus le spectre de moi-même. J'étais viril, confiant, charmant, plein de charisme, un géant en formation. Branchée, ouverte, quoiqu'un peu guindée dans son statut de mandarin, de ses attentions voilées, elle me suivait à distance. Elle me voulait du bien. Je le savais. Je le sentais. Il me plaisait de le croire en tout cas. Elle semblait large d'esprit. J'acceptai de devenir son cobaye, son expérimentation, et elle, mon exutoire. Si elle décidait de s'ouvrir un peu, mon plein d'esprit et mes bonnes notes épateraient certainement cette reine-Nutella. Malheureusement, hors portée, renfrognée dans le huis clos de sa beauté. Elle aurait dû être abordable, question d'âge, de race et d'origine. Nous avions tout cela en commun. Enfin, je l'espérai. Il ne nous manquait qu'une chose, la clef du déclic qui transformerait mes chimères en réalités jouissives. Avec la bobo, malgré une distance apparente, les choses seraient plus simples, différentes en tous cas. D'elle ou moi, je ne savais qui était le plus exotique. Le dépaysement serait assuré pour chacun. Je flairais son désir. Je l'anticipais surtout. N'avait-elle pas fait le premier pas, par un acte d'audace, et bravé l'interdit, pour ma frimousse à moi ? J'avais vu l'étincelle dans son regard vivant. Tout une

déclaration muette. Ni l'âge, ni le statut social, ni le rapport de force inégal, ni nos différences visibles et invisibles n'empêcheraient le rapprochement.

À l'observer sans me faire remarquer, je décelais la solitude que déguisait sa froideur. J'étais un garçon, et elle, une fille... femme, peu importait. Je saurai quoi dire et surtout quoi faire ! Nullement en reste de toupet, moi-même, comme entrée en matière, je la remercierai de m'avoir incité à changer de cursus quoique je n'en changeai pas. L'idée est qu'en effet, je valais bien la peine de son attardement. « Merci, Madame, j'aimerais aussi vous inviter à casser la croûte avec moi. Dans ma culture, on congratule concrètement. » Pour travestir mon fantasme, et donner la bonne mesure de mon raffinement, je prétexterai un repas suivi d'une pièce de théâtre loin des regards goinfres ou réprobateurs. Cette femme racée, mince et froide jouait dans une ligue bien au-dessus de la mienne. Mais, ambitieux, débonnaire et fier, je me sentais à la hauteur. Bien sûr, je me la jouais.

En acceptant mon invitation, elle me mettrait au défi de révéler ma substance. L'aventure commencerait. Avec elle, je serais un homme, un tantinet jeune, le plus fort parmi les hommes, et elle, pour moi, une dame, un tantinet mûre, la plus séduisante parmi les femmes. Je lui donnerai le sentiment d'être absolument la meilleure chose qui me soit arrivée dans ma misérable vie. Elle sera ma wonder woman à moi. Le feu indéniable de notre passion naissante éclairera la voie. Je resterai fidèle à mon instinct de mâle, moi, l'animal en rut, prêt à téter les mamelles du monde. Avec la reine-

Nutella, en revanche, pratiquement invisible, je n'existais pas encore au sens propre. Elle ne montrait pas sa faille. Pour le moment, je n'étais qu'un vassal. Je le resterai à moins que le courage ne me revienne !